

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 4 (1928-1929)
Heft: 19

Artikel: Les tanks
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-711369>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

par la Suisse. 10.000 Français et 3.000 Allemands rentreront ainsi dans leur pays.

Mardi, 2 mai.

La diane retentit à 5 heures. Nous avons donc aujourd'hui un exercice de tir. Le temps est beau et personne n'est fâché de se lever un peu plus vite. La compagnie se rassemble à 6 heures et part aux roulements bien scandés de notre infatigable tambour qui ne suspend son activité bruyante que pour nous amuser par ses bons mots. Nous arrivons bientôt près du bois situé entre Miécourt, Cornol et Frégiécourt. Nous faisons halte sur la route qui se trouve à la base de la ligne de tir. Le capitaine nous donne connaissance du plan et des conditions du tir qui va commencer sans tarder. La forêt, qui sert de fond aux différents buts, nous laisse parfaitement apercevoir ceux-ci, divisés en trois groupes différents: tirailleurs debout, à genoux et à terre, dont on n'aperçoit que la tête et les épaules. Les buts sont approximativement éloignées de 6 à 800 mètres. Le capitaine nous conseille de mettre beaucoup de soin à nous dissimuler à la vue de l'ennemi, en profitant de tous les accidents de terrain. Après les explications du chef de compagnie, la colonne va dans la forêt située à droite, pour mettre sac à terre, former les faisceaux et attendre le signal de l'attaque.

La section Bingener débute et arrive sur l'emplacement de première ligne. Elle se déploie en tirailleurs, se met à terre, fait des bonds et vise soigneusement. La fusillade crépite, puis s'arrête pour rectifier la hausse, car les buts n'ont pas été suffisamment atteints. Le feu reprend de plus belle. Cette fois, la hausse est bonne et les buts commencent à tomber. Le tir est excellent. Encore un bond, nouvelle fusillade et l'exercice est terminé préalablement pour cette section, car chacune de celles-ci doit faire deux exercices de tir. Les hommes rentrent dans la forêt et se reposent. La section Buclin prend position, opère comme la première et ainsi de suite. Pendant ce temps, arrivent le chef du bataillon, le 1er Lt. médecin et le 1er lieutenant, Robichon. Peu après, nous voyons apparaître le chef intérim. du régiment, major Diesbach. Ce dernier suit attentivement les exercices et fait part de ses impressions aux officiers et unités. Il importe beaucoup, dit-il, d'apporter partout de la rapidité dans les mouvements, surtout dans le déploiement en tirailleurs. Il nous cite en exemple le fantassin français qui, par sa grande élasticité, a fait que l'armée française a perdu très peu d'hommes proportionnellement à d'autres armées. Les Russes, par contre, ont perdu beaucoup de monde parce que leurs régiments étaient beaucoup trop lents à se déployer. Plusieurs de leurs unités furent anéanties par ce fait. Une fois arrivés sur le lieu de combat, ne se pressant pas de dissimuler leurs colonnes, ils offraient à l'ennemi un but facile. C'est ce qui prouve leurs nombreux succès et leurs grandes pertes en 1914 et 1915. Le chef du régiment nous cite aussi la discipline et l'endurance des Allemands.

Pour nous, Suisses, il importe donc de mettre à profit les leçons de la guerre actuelle, si nous voulons être prêts à faire face à toute éventualité. La compagnie rentre à Asuel à midi et demi. Le reste de la journée est employé aux travaux de propreté. Pendant la nuit passé, nos grands projecteurs ont fouillé le ciel de leurs puissants jets lumineux. Il paraît même qu'il y eut à certains endroits, alarme de la garde. On signalait vaguement le vol d'un avion étranger dans nos parages.

Mercredi 3 mai.

Nous partons à 6 heures, ce matin, dans la direction de Pleujouse, petit village noyé dans la verdure et les

fleurs. Au centre, une haute colline rocheuse et escarpée, surmontée d'un ancien château, semble vouloir défendre l'entrée du gracieux vallon. Nous avons déjà dit précédemment que deux sections cantonnent dans le village. Ce sont les sections Bingener de la 3^{me} comp. et Wicht de la 2^{me}. Toutes deux emboîtent le pas derrière nous et toute la colonne, sous le commandement du capitaine Kaelin, entre dans le bois qu'elle traverse pour arriver sur le plateau de Solis. Le drapeau du bataillon nous accompagne et flotte joyeusement sur nos têtes. Nous mettons ensuite sac à terre et profitons de quelques instants de repos. Les deux compagnies sont présentes et le temps est beau. L'ordre « aux faisceaux » retentit soudain. Après un ou deux manèges d'armes, les deux compagnies font ensemble des exercices de combat. L'état-major du bataillon 15 et du régiment 7 sont présents et lorsqu'à 10 h. 30 les exercices sont terminés, le major Diesbach donne ses instructions.

Nous rentrons à Asuel par la forêt, mais nous nous trompons de chemin à la croisée de plusieurs directions. Le capitaine, voulant sans doute abrégier le trajet de la rentrée, nous conduit beaucoup trop à gauche et au lieu d'arriver à Pleujouse, nous apercevons les maisons de Solis. Nous devons donc revenir en arrière et quelques instants plus tard, tout de même, nous arrivons à Asuel après avoir dégringolé une longue pente escarpée et effectué une descente des plus mouvementées. C'est avec une réelle satisfaction que nous faisons honneur au rôti et aux châtaignes délicieusement apprêtés par nos chefs de cuisine. Nous recevons communication que le général, séjournant en ce moment à Porrentruy, passera très probablement dans notre secteur en automobile. Ordre est donné à tous les hommes de se tenir prêts et propres, ainsi que les cantonnements. La garde devra se tenir aux aguets et redoubler de vigilance. Nous continuons activement nos travaux de rétablissement.

L'après-midi et la soirée ont passé, mais pas de général. Toutefois, il y eut alerte. Une grosse automobile grise arriva à toute allure par le haut du village, mais on s'aperçut que ce n'était que l'adjudant de division. A l'appel du soir, l'on nous dit que le chef du régiment a été très satisfait de la tenue du bataillon ce matin. Le lieutenant Tommen, qui commandait jusqu'à présent la 3^{me} section, nous quitte définitivement ce soir pour rejoindre un autre poste, en laissant parmi nous un excellent souvenir. Le cadet de nos officiers, lieutenant Cosandey, part également ce soir en congé de quelques jours. (A suivre.)

Les tanks.

Pour parler des tanks, il faut sortir de Suisse. L'engin n'y est connu que théoriquement, à deux ou trois exceptions près, des exemplaires qui sont à Thoun, achetés en France pour des expériences : Leur fabrication étant coûteuse et nos ressources modestes, nous ne saurions nous engager dans cette recherche sans une extrême prudence, alors surtout que tant de choses nous manquent auxquelles doit aller notre première attention.

Le tank n'en représente pas moins un élément de transformation de la tactique militaire qui ne doit pas être ignoré. Depuis que le premier essai en a été fait par les Anglais à la bataille de Cambrai, il a pris un développement que cet essai ne laissait pas prévoir. Actuellement, le char de combat est considéré non plus comme une arme de guerre de position, mais comme une arme mobile, apte à la guerre de mouvement, voire même destinée à ressusciter ce genre de guerre que la longue période de l'automne 1914 au printemps 1918,

période des fronts bloqués entre la Suisse et la mer du Nord, semblait avoir plus ou moins condamné. Non seulement le tank favoriserait la progression de l'infanterie vers la position à occuper, mais il renouvellerait sous une forme inédite les charges de cavalerie d'autrefois, il porterait le tir puissant du canon sur la ligne même des combattants, et sorte d'arme du génie en marche, il accomplirait tout cela en protégeant son personnel derrière un solide cuirassement. Il y ajouterait l'avantage d'être à l'abri des gaz, les hommes pouvant se coiffer du masque protecteur, ce qu'il n'est pas possible d'obtenir du cheval. Il deviendrait, en définitive, le dernier cri de la mécanisation des armées. Il serait, d'autre part, la plus récente manifestation de la lutte entre l'attaque et la défense dans la bataille terrestre. La défense semblait l'emporter, et l'a emporté, en effet, trois années durant dans la guerre de tranchées ; le tank rendrait la suprématie à l'attaque en se riant des tranchées.

Pour s'éclairer sur cet objet, il convient de se transporter dans les pays industriels. C'est là qu'on s'applique à l'examen d'une guerre susceptible d'utiliser, le cas échéant, les procédés que l'activité pacifique et la prospérité commerciale des peuples mettent à leur disposition. L'Angleterre, par exemple, a déjà poussé ses recherches très loin ; elle a organisé des manœuvres de grandes unités mécanisées. Les Etats-Unis poursuivent une étude analogue ; la France et l'Italie parcellément, et les armées de moindre importance suivent selon leurs moyens, Japon, Tchécoslovaquie, Pologne, Belgique et autres. La Russie, si pacifiste que soient ses manifestations genevoises, ne reste pas en arrière ; elle a ses tanks légers et lourds. Bref, le mouvement est général.

Les constructions actuelles sont les suivantes :

Les « chars d'accompagnement », dont le poids varie de 2 à 20 tonnes et dont l'emploi est prévu en formations de masse. Ils chargent l'ennemi et ouvrent la voie aux fantassins. Sur route, leur vitesse de marche atteint de 45 à 50 km. à l'heure ; sur le terrain, 12 à 30 km. selon les types.

Les « chars de rupture », constructions lourdes de 60 à 80 tonnes, d'une vitesse de marche naturellement réduite, — l'éléphant est moins rapide que l'antilope — 8 à 15 km., mais munis d'une forte artillerie. A la disposition du commandant en chef, ils agiraient dans le secteur de « l'événement », là où la victoire doit être forcée et déployer son effet. Ils sont prévus aussi pour détruire les chars de l'adversaire. Ils peuvent enfin ouvrir la marche aux tanks légers, cuirassiers précédant les chasseurs.

Les tanks à destinations spéciales, non prévus pour le combat, tanks de ravitaillements, de télégraphie sans fil, et autres de même nature, sont plutôt des cuirassements mobiles de protection avec armement léger défensif.

Naturellement, la garnison du tank est proportionnée à ses missions et à son armement. Les tanks lourds possèdent tout un assortiment de canons et de mitrailleuses. Les petits tanks légers, des « tankettes » manœuvrables par un ou deux hommes, destinés essentiellement au service des communications, ne possèdent qu'une mitrailleuse légère.

Au nombre des constructions spéciales, on peut citer des tanks « amphibies », aptes à traverser de larges voies d'eau, comme à la nage.

Cet exposé est superficiel et ne saurait être autrement dans les limites d'un journal. Celui qui désire en savoir davantage recourra aux publications techniques ; il constatera que Jules Vernes est largement dépassé.

F. F. (« Gazette de Lausanne ».)

Penderie de Grandson (1476).

Quand, sautillant sur sa jument lunée de rose comme un faon, ce Monsieur de Ronchamp eut mis bout à bout péniblement, dans une espèce d'allemand qui faisait rire les gars aux écoutes dans les hourds, les clauses, pénalités et grâces de la reddition de la place, et quand le capitain Vægeler, le fossé repassé sur une échelle, eut remis les choses en bon patois pour ses gens qui se chauffaient les chausses sous les appentis de la cour, un du Hasli, qui n'avait pas pipé le mot durant le siège, fit trois pas, planta son poing dans l'air devant lui, et dit :

« Quoi? rendre le fourbis, qu'y disent? Bibi et tout, ainsi, à la merci ? Läck mir am Füdeli. Pour qui nous prennent-y? Est-on des Suisses ou des chienlits, dis? D'accord qu'on est cuits, et puis? C'est-y plus joli de crever dehors qu'ici? La vie et les bagues, qu'y disent, hihi! Tu peux courir, La vie et les bagues? voulez-vous savoir où sont-y, avant la nuit? Au jus, c'est moi qui vous le dis. Lebwohl, les Bernois du Hasli.»

« Ferme ta gueule ! Ça colle, quoi, on est frits! » fit nonchalamment, de sa place, un jeune, une de ces têtes blondes de fils de Berne, de ceux qui grimpent aux murs des villes le fifre aux dents, comme à l'échelle de soie. Et le reste fut de cet avis. On avait tout mangé, le suint des mèches, le capillaire des murs. La veille, les dernières peaux des tambours.

La canaille du Hardi ne manqua pas cette sortie, y flairant des suites plaisantes, quelque félonie bien tapée dont on rigolerait la durée de la campagne.

Un à un, mal mis, mal arrangés comme ils étaient, puant le mal lavé et le roussi, cueillis à l'huis par des valets qui leur nouaient les mains au dos, il fallut essuyer les niches et quolibets de ces oisifs, pages à pleureuse promenant des levrettes, archers musards venant reconnaître à bout portant ces blairs ratés par leurs carreaux aux embrasures.

On négligeait pour eux les honnêtes manières de la guerre. Il n'y avait alentour que la menue pègre du camp, ici et là quelque officier de petit rang, à mine de prévôté chafouine, conigné là pour quelques basses œuvres de son ressort. Le duc et ses convives s'étaient par hasard déportés du côté de Concise pour cueillir des primevères.

On ne laissa pas, au surplus, douter ces enfants perdus davantage sur l'issue de leur sottie reddition. « Par quatre et en avant! » La nuit vient vite, la besogne pressait. A quatre ou cinq cents pas, il y a un verger, un beau verger, ma foi, un vrai bois de noyers, aux charpentes tout emmêlées, où s'embrouillait déjà la filasse du soir. Il faisait une espèce de tiédeur, la langue de la vaudaire suçait la dernière tache de neige et bavait sur les arbres.

Alors, devant ces gros paquets de cordes, la détresse et l'affront leur firent tomber le cœur au fond du corps. Leur vie se retira vers sa source. Pas un soupir ne sortit de ces poitrines poilues, qui, là-bas, d'une huchée vous ébranlaient des quilles de roc au loin dans les alpages.

Distribués par cent aux quatre coins du lieu, parqués là, serrés, tenus de près par des compagnies, non de soldats réguliers exécuteurs des lois martiales, mais d'amateur de carnage, de couteliers, ce fumier des batailles, leurs pieds s'enfonçant dans le fondant du pré, avant le licol et l'échelle les gars se sentaient enfoncer dans une première mort de tristesse et d'abandon.

Des salauds, des porchers des subsistances apparemment, leur firent dégringoler les chausses d'un coup